

Les Hommes du jour, 1909 - n°60

Maximilien Luce

En 1908, Victor Méric est à l'initiative de la collection «Les Hommes du jour annales politiques, sociales, littéraires et artistiques», une revue mi-politique, mi-satirique, à la verve libertaire.

Chaque numéro présente la biographie d'une personnalité rédigée par Victor Méric, sous la signature «Flax», tandis qu'une caricature, le plus souvent signée par le talentueux Aristide Delannoy, donne les traits du personnage. *Les Hommes du jour* paraissent sous cette forme jusqu'après 1918.

Plusieurs numéros sont consacrés à des anarchistes, des syndicalistes révolutionnaires et des artistes parmi lesquels : Sébastien Faure, Francisco Ferrer, Jean Grave, Victor Griffuelhes, Pierre Kropotkine, Maximilien Luce, Charles Malato, Octave Mirbeau, Paul Robin et Georges Yvetot.

C'est le numéro 60 du 13 mars 1909, consacré à Maximilien Luce, que nous reproduisons dans cette brochure.

PARTAGE NOIR - 2020



Dessin de A. Delannoy

a. delannoy

MAXIMILIEN LUCE
(1858-1941)

<https://www.partage.noir.fr>
contact@partage-noir.fr
2020/29-10-2020



Maximilien Luce, Patrie: «Jamais rassasiée l'abominable Goule! Rude garce, madame Patrie: elle mange ses enfants!» 1891, Almanach du Père Peinard 1894

de verdure, sous des ciels légers « joyeusement respirables », dirait Mirbeau, — qui nous éloignent des gammes sauvages et violacées des paysages de Charleroi. Notons aussi ses essais décoratifs, ses scènes de Buffalo, avec ses Indiens mouvementés et resplendissants.

Comment un tel peintre n'est-il pas plus connu ? Comment son nom n'est-il pas répété par toutes les lèvres ? C'est que, nous l'avons dit, Luce est un modeste et un probe. Il ignore la réclame et ne désire que la paix, le calme du travail. Il n'y a qu'à contempler son rude visage de plébéien, où l'on démêle à la fois du Zola et du Vallès, et peut-être aussi un peu du Verlaine par un certain côté de rêve et de

douceur, pour comprendre à quel robuste ouvrier on a affaire, un de ces ouvriers, tel qu'il les a montrés dans ses dessins et dans ses toiles, avec les mêmes aspirations, les mêmes haines, les mêmes révoltes. Que voulez-vous qu'un tel homme aille faire dans les salons et les milieux officiels, où l'on dispense une gloire bruyante et éphémère.

Goûté par une élite, Luce comptera avant peu parmi les meilleurs peintres de notre époque. Ce sera l'orgueil des *Hommes du jour* d'avoir pu, avant la consécration définitive, dire timidement son admiration et son amour pour le consciencieux et puissant artiste.

Flax

Afin de compléter l'article de Flax, daté de 1909, nous reprenons ci-dessous une courte biographie extraite du site l'Ephéméride Anarchiste

Le 13 mars 1858, naissance de Maximilien Jules Luce à Paris, (mort à Paris le 7 février 1941). Peintre, graveur et militant anarchiste.

Enfant, il est témoin de plusieurs faits tragiques de la Commune de Paris. Dès 1881, il fréquente les anarchistes parisiens. Lecteur de *La Révolte*, il devient l'ami de Jean Grave. En 1887, Pissarro, Seurat et Signac l'accueillent dans le groupe des néo-impressionnistes. Luce signe alors de nombreux dessins pour les journaux tels que *Le Père Peinard*, *La Révolte*, *L'Endehors*, *la feuille*, etc. En 1894, faisant suite aux attentats de Ravachol, Vaillant, etc., il est arrêté et jeté en prison. Désigné comme Anarchiste dangereux ses dessins sont jugés inciter le peuple à la révolte (Procès des 30). Sur la vie carcérale, Luce réalise une série de lithographies, accompagnées d'un texte de Jules Vallès. Libéré, il collabore à la revue *Les Temps nouveaux*. En 1934, il assure la présidence de la Société des artistes indépendants. La même année, il signait une pétition appelant à la lutte antifasciste. Il a laissé de nombreuses toiles ayant pour thème la Commune de Paris comme la mort de Varlin, mais aussi le travail des ouvriers et des paysans.

Les Hommes du jour, 1909 - n°60

Maximilien Luce

Mon dieu, oui ! Maximilien Luce. Il nous plaît aujourd'hui de laisser à leurs pitreries les cabotins de la politique, dont nous avons, par malheur, trop souvent l'occasion de nous occuper. Il nous a paru que ce serait assez réconfortant d'aller prendre, dans son atelier, un artiste probe et modeste et de le présenter aux lecteurs. Aussi bien, les *Hommes du Jour* ne sont-ils pas faits pour chanter uniquement la gloire des renégats et des larbins dont la politique et la littérature nous offrent de multiples et si parfaits échantillons.

Il est certain que si nous nous étions préoccupés avant tout des besoins de l'actualité, même en exhibant un peintre, nous eussions pu choisir une renommée plus flambante que Luce. Qui peut se flatter, en effet, en dehors des artistes véritables et des lecteurs des hebdomadaires révolutionnaires, de connaître ce peintre des ateliers et du populaire ? Luce n'est pas de ceux à qui la réclame bruyante, le bluff savant ouvrent les portes des lieux officiels. C'est un travailleur désintéressé, aimant son art, ne courant pas au-devant des flatteries et, confiant dans sa force, attendant tranquillement qu'on lui fasse

justice. De plus, sa formule d'art, pour avoir triomphé auprès d'une élite, ne s'est pas encore imposée au public de rhinocéros qu'on rencontre d'ordinaire aux vernissages et que distingue une extraordinaire faculté d'incompréhension. Car Luce est, ou plutôt était, ou plutôt encore apparaît un de ceux qu'on a appelés les néo-impressionnistes, avec les Signac, les Cross, les Seurat. Ce qu'on entend par néo-impressionnisme, il ne faudrait pas le demander au public précité, qui range délibérément dans cette catégorie tous les petits jeunes gens maladroits, à peine échappés de l'Ecole et désireux avant tout de se singulariser par d'outrecuidantes productions.

Nous pourrions, certes, tenter de commenter ici le néo-impressionnisme. Oh ! qu'on se rassure Nous n'allons pas nous lancer dans des considérations artistiques et étaler des connaissances qui ne sont pas les nôtres, en définissant doctoralement les rapports ou en étudiant minutieusement les techniques diverses et, malgré tout, apparentées des Seurat, des Luce, des Signac. Nous aurions trop peur de bafouiller à la façon dont

bafouillent généralement les critiques d'art.



Dessin de Maximilien Luce

*

Il y a déjà pas mal d'années que les premiers impressionnistes, les Renoir, les Manet, les Pissaro, les Sisley, les Guillaumin, s'inspirant des Turner et des Jongkind, bouleversaient les traditions en

honneur dans les académies, substituant à la peinture bitumeuse de l'époque, cette fameuse note claire dont parle abondamment Zola. A leur suite, Edouard Manet, jusqu'alors épris de tâche, d'oppositions de couleurs, nettoyait sa palette, éclairait ses toiles et se jetait dans la bataille. Ce fut une lutte épique qui dura plus de vingt ans. Au début, le public récalcitrant bafouait les novateurs, l'administration leur refusait ses salons. Nul n'osait pénétrer dans leurs expositions particulières, où les gens semblaient redouter de voir resplendir sur les murs la fatidique inscription: Manet, Thécel, Pharès. Peu à peu, cependant, ces artistes audacieux que seul un pur hasard rangea sous la même appellation d'«impressionnistes», finirent par imposer leurs œuvres et leurs noms.

Alors ce fut le tour des suiveurs. Tous les malins qui avaient commencé par sourire et hausser les épaules, voyant que le succès était décidément de leur côté, se mirent à les pasticher. Tous les indicibles crétins qui sortent chaque année, de l'Ecole, et dont la caractéristique est de ne posséder aucun tempérament, aucune originalité, se mirent à les copier maladroitement et exagérément. Les habiles trouvèrent le moyen de marier l'Ecole et l'impressionnisme. Derrière eux, le bon public, payé en Monets de singe, s'empressa. C'est d'ailleurs généralement ainsi que les choses se passent. Les novateurs sont toujours conspués et ce sont les

pitié, traitées avec une pâte solide, d'une grande richesse de coloris. Selon Luce, on ne lui a pas rendu suffisamment justice.

Notons encore son amitié avec Magottet, un aquafortiste et peintre de talent, malheureusement un peu oublié aujourd'hui.

Autres détails: une des meilleures toiles de Luce, un paysage de Charleroi; acheté par la ville, dort, depuis des années, dans le magasin d'Auteuil. Un deuxième tableau de lui: *Une rue de Paris en mai 1871*; acheté par un amateur et offert à la ville, a été refusé par la commission des Beaux-Arts. Refus profondément imbécile. Ce tableau n'avait rien de politique, ne manifestait aucune tendance, et, d'ailleurs, même dans ce cas, on devait avant tout se préoccuper de sa valeur artistique. Mais ce serait perdre son temps que de récriminer contre la commission des Beaux-Arts.

Pendant que nous y sommes, rappelons que sept dessins de Seurat ont été offerts au Luxembourg par Pissaro et n'ont jamais été exposés. Qui pourrait nous dire ce que sont devenus ces dessins?

*

Revenons à Luce. Après avoir peint les bords de la Seine, les quais et les rues de Paris, les «Notre-Dame»; les ateliers et les intérieurs d'ouvriers; après avoir évoqué les paysages désolés et angoissants de la région des mines, le peintre s'en est allé en Hollande, a visité Rotterdam et nous en a rapporté des toiles qui comptent

peut-être parmi ses meilleures. Du pays de Rembrandt et de Van Gogh, il est revenu avec des peintures où son talent s'affirme en pleine maturité. Là encore, il a su voir et noter avant tout le formidable effort humain, les embarras et le fourmillement du port, la foule des matelots et des débardeurs, les cheminées fumantes des vaisseaux, la mer étincelant, le soir, des mille lumières des quais. C'est encore l'épopée sombre du travail et de l'activité douloureuse des hommes, sous des ciels chevauchés de nuages lourds, écrasants, avec des cheminées, des grues, des bateaux monstrueux qui prennent des formes d'animaux fantastiques, d'êtres apocalyptiques, toute la Hollande qui souffre, travaille, gémit, sue, halète est fixée inoubliablement sur ces toiles.

*

Tel est l'artiste. Mais on ne saurait dire justement son art et ses œuvres. Il faut être placé devant ses toiles pour le sentir et l'aimer.

On lui a reproché l'exagération de ses couleurs et l'abus du violet dans ses ombres. C'est que Luce a sa vision bien personnelle et ses yeux savent découvrir dans la nature des tonalités que les yeux moins experts des autres n'y sauraient trouver. D'ailleurs, il a prouvé maintes fois qu'il pouvait à son gré représenter la gaieté du printemps et du soleil; on a de lui des baigneurs exquis dans (les cadres



Dessin de Maximilien Luce

paysages de cauchemar, des oasis de douceur et de fraîcheur; ce Paris qui révèle à celui qui sait l'interroger une formidable et mystérieuse beauté.

*

Nous parlions tout à l'heure des influences qui ont pu s'exercer sur l'esprit de Luce. En réalité, il n'a pas de maîtres véritables. Mais il a des admirations. Un des peintres qu'il révère particulièrement, c'est Le Poussin, dont il apprécie surtout la belle ordonnance. Nombre de ses contemporains, d'ailleurs, partagent son admiration. Avec Le Poussin, Luce prise surtout Corot. Mais celui qu'il étudie et qu'il aime avec une sorte de passion, c'est l'immortel Daumier. Il est assez difficile cependant de retrouver dans son œuvre la trace de ses admirations, si ce n'est celle de Daumier.

Si l'on cherche dans l'existence de Luce, parmi ses amitiés et ses fréquentations, il faut bien mentionner aussi l'influence du peintre Auguste Lançon. Ce dernier a surtout dessiné des animaux et des épisodes de guerre. Mais il ne faut pas se hâter de l'acoquiner aux Detaille, aux Galleron, aux Chaperon. Les peintres militaires (y compris Dujardin-Beaurnetz) sont d'ordinaire de notoires imbéciles, tout juste capables de nous représenter des piou-pious carnavalesques, Lançon, lui, part d'un autre point de vue. Ce sont les horreurs de la guerre qui l'inspirent; ces toiles sont toutes d'émotion et de

suiveurs qui récoltent les bénéfices de leurs efforts.

Mais, à côté des flibustiers de l'École, naissait un petit groupe de jeunes artistes qui, consciencieusement, étudiaient les maîtres, reprenaient leurs théories et les développaient, apportant leur technique et leur vision particulières. Ceux-là, les Signac, les Seurat, poussèrent encore plus loin que leurs aînés, et par des procédés scientifiques, la décomposition des teintes, la notation scrupuleuse des valeurs, la réalisation des plus subtiles nuances. Ce furent les néo-impresionnistes qui s'acharnaient à travailler pendant que les autres triomphaient. Le peintre dont nous avons à parler aujourd'hui fut l'un de ces ouvriers de beauté et de vérité.

*

Né à Paris, rue Mayet, l'année 1858, Maximilien Luce est le fils d'un ouvrier charron qui devint par la suite employé de préfecture et, pendant quelque temps, fit de la peinture décorative. A l'âge de seize ans, il étudiait la gravure sur bois et commençait à dessiner. Son enfance écoulée au milieu des bruits de la rue, dans ce quartier populaire de la Gaité, parmi son grouillement d'ouvriers, le préparait à comprendre l'âme ardente de ce Paris, qu'il n'a jamais cessé d'aimer et dont il devait fixer les aspects âpres ou attendris sur la toile. Le spectacle du labeur et de la

bataille quotidiens frappa vivement sa jeune imagination.

Devenu graveur uniquement pour gagner sa vie, il fréquentait les écoles de dessin du soir, consacrait ses dimanches à dessiner. Dès ses débuts, il fut encouragé par Ulysse Maillart, professeur aux Gobelins, dont il aime à parler, aujourd'hui encore, en termes affectueux et reconnaissants. Peu après, il entra à l'atelier de Carolus Duran. On peut affirmer que l'influence de ce peintre fut absolument nulle, Il est douteux, d'ailleurs, que sur un tempérament comme celui de Luce, une influence quelconque ait pu fortement s'exercer. Luce est surtout un instinctif. En tous cas, on peut compiler ses premières études; on n'y trouvera pas trace de Carolus.

Après deux années passées dans l'atelier de Carolus Duran, Luce partit au service militaire et fut caporal au 488 régiment d'infanterie. De retour, il se donna entièrement à la peinture et, en 1887, exposa pour la première fois des toiles qui furent remarquées. C'étaient des intérieurs d'ouvriers, des coins d'atelier, des échoppes de cordonnier, un portrait de vieille femme, des vues de Paris. Comparées à sa peinture présente, ces toiles étaient un peu noires. Mais bientôt Luce se liait avec Pissaro, Signac et Seurat. La fréquentation de ces artistes eut sur lui une bienfaisante action. Ils se retrouvaient souvent, se communiquaient

leurs rêves, leurs désirs, leurs impressions, leur admiration; ils étaient enivrés de couleur et de lumière. De la réunion de ces enthousiastes, naquit l'école néo-impressionniste.



Luce lisant *La Révolte* (Dessin Signac)

Pourtant il faut considérer que Luce est plutôt en marge des néo-impressionnistes. Certes, dans ses toiles datant de 1889 et 1890, on peut voir qu'il appliquait intégralement les théories de Signac. Mais, par la suite, son instinct reprit le dessus. Les formules des Cross et des Signac, plus rigides, plus formels que lui, le gênaient. Sans se séparer nettement d'eux, il se plaça en dehors. Sans abandonner complètement leur manière, il se laissa aller plus volontiers à sa nature, écoutant davantage son instinct. On peut observer

que Cross et Signac sont avant tout des amateurs de la lumière dont les lignes, grandes ou brèves, sont ascendantes dans les paysages lumineux, clairs et joyeux, descendantes dans les paysages graves, tristes et sombres. Chez Luce, sous la somptuosité de la couleur, on voit surtout la belle masse, la simplification du dessin, le caractère serré.

*

Luce est surtout connu des révolutionnaires par ses dessins. Ce plébéien, qu'anima l'amour du peuple et qui sut se pencher sur ses souffrances, comprendre ses misères, a longtemps été l'illustrateur du *Père Peinard* et des *Temps Nouveaux*. Compromis lors des attentats anarchistes, il fut arrêté dans la grande fournée qui précéda le procès des Trente et jeté pour deux mois à Mazas. Cela ne l'a troublé en rien. Il est resté le peintre des travailleurs, qu'il aime violemment. Son œuvre lithographique est consacrée entièrement à l'ouvrier et au monde du travail. Il a vécu dans ce monde, il a compris ses colères et ses haines, il a souffert ses souffrances. Comme l'a dit Émile Verhaeren, ses dessins réclament de la justice et de la pitié, appellent les révoltes.

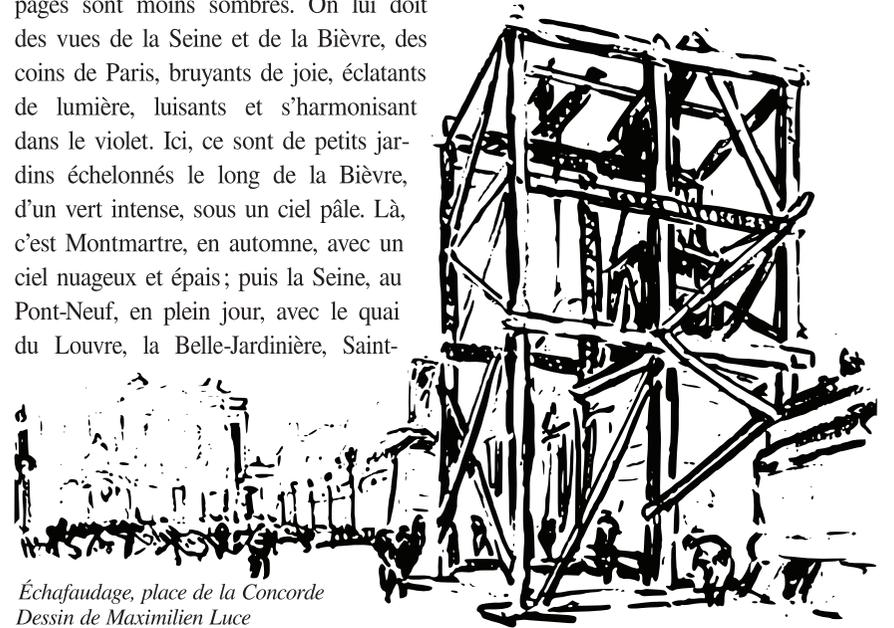
Avant lui, Constantin Meunier nous avait donné la vision douloureuse de la funèbre région du Borinage. Les forçats de la mine, les serfs des fosses nous étaient apparus dans leur attitude poi-

gnante de déformation. Mais il manquait à cela le milieu, c'est-à-dire l'atmosphère de là-bas, les mines, les terris fumants. Luce nous a donné ces paysages d'une harmonie triste (violet et or), avec généralement le violet comme dominante. Rien de plus angoissant. Le peintre a fixé sur ces toiles toute la misère, toute la douleur qui planent tragiquement sur cette noire contrée où l'homme disparaît, parmi la fumée, sous la ciel lourd chargé de deuil, dans une désolation infinie.

*

Il n'y a pas que des paysages aussi âpres dans l'œuvre de Luce. D'autres pages sont moins sombres. On lui doit des vues de la Seine et de la Bièvre, des coins de Paris, bruyants de joie, éclatants de lumière, luisants et s'harmonisant dans le violet. Ici, ce sont de petits jardins échelonnés le long de la Bièvre, d'un vert intense, sous un ciel pâle. Là, c'est Montmartre, en automne, avec un ciel nuageux et épais; puis la Seine, au Pont-Neuf, en plein jour, avec le quai du Louvre, la Belle-Jardinière, Saint-

Germain-l'Auxerrois, la foule, les boutiques, tout un grouillement de vie sous un ciel chargé d'orage. La Seine, encore, le soir, au moment où le soleil s'en va et où s'allument les becs de gaz dans le lointain déjà assombri, avec un ciel d'un vert sombre et violacé. Tout cela étrangement évocateur, l'âme même du vieux Paris, ses souvenirs, son histoire, son peuple immense et laborieux. Car Luce est peut-être le peintre qui a su le mieux noter les aspects changeants, multiples, variés de ce Paris où il est né, où il a vécu, rêvé, peiné, dont il a senti battre le cœur contre son cœur; ce Paris mystérieux, méconnu, inexploré, qui recèle des



Échafaudage, place de la Concorde
Dessin de Maximilien Luce